



**HAL**  
open science

## Violences sexuelles dans l'enfance et silences...

Nicolas Rabain

► **To cite this version:**

Nicolas Rabain. Violences sexuelles dans l'enfance et silences.... Cliniques méditerranéennes, 2022, n° 106 (2), pp.213-224. 10.3917/cm.106.0213 . hal-04495632

**HAL Id: hal-04495632**

**<https://hal.science/hal-04495632v1>**

Submitted on 11 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Violences sexuelles dans l'enfance et silences...*

Odette, trentenaire, a su faire de sa passion première son métier : elle est danseuse professionnelle. Lorsqu'elle n'est pas sur scène, entre les répétitions, elle multiplie les partenaires sexuels et s'adonne régulièrement à la consommation de substances psychoactives, ce qui la conduit à amorcer une psychothérapie. Après plusieurs années de prise en charge, Odette invite sa mère à l'accompagner ponctuellement chez sa psychothérapeute afin d'échanger autour des viols répétés qu'elle a subis durant son enfance. Une fois sur place, sa mère s'emporte très vite : « *Lâche-moi ! Tu vas me faire chier combien de temps avec cette histoire ? Tout ça pour des doigts dans la fougère ou des léchouilles ou j'sais pas quoi !* ». Face aux vociférations de sa mère, Odette est sidérée. Hors d'elle, la mère poursuit : « *Est-ce que tu as une idée de ce que j'ai vécu, moi, dans la vie ? Hein ? Alors tu vas arrêter de me faire chier. Mentir en Cour d'Assises, tout ça pour me faire du mal... Mais, tu vas aller jusqu'où, hein ? Jusqu'où tu vas aller ?* ». Odette n'a pas le monopole de la souffrance selon sa mère qui, elle aussi, aurait traversé des situations dramatiques. Pourtant, durant son enfance, la jeune femme a régulièrement été victime d'agressions sexuelles exercées par Gilbert, un ami de ses parents. Personne n'aurait rien vu ; aussi, tout le monde serait en partie responsable de ne pas avoir su protéger la fillette.

La fureur de la mère d'Odette est l'une des dernières scènes des *Chatouilles*, film d'Andrea Bescond et d'Éric Métayer, adaptation de la pièce de théâtre *Les Chatouilles ou la danse de la colère*. Cette tirade esquisse le point de départ de notre réflexion sur le silence familial faisant suite à un traumatisme sexuel dans l'enfance – thème particulièrement récurrent dans notre exercice clinique, notamment ces dernières années. « *La double peine, en somme !* », comme le rappelle souvent Denise<sup>1</sup>, une patiente quarantenaire dont l'histoire entre en résonance avec celle d'Odette : « *Elle est super, cette nana, de s'en être sortie. Mais en même temps, c'est un film... Ça ne se passe pas du tout comme ça dans la vraie vie. Pour moi, c'est foutu ! Ma vie amoureuse est foutue ! C'est clair comme de l'eau de roche.* » La clarté du constat s'oppose aux eaux troubles des caniveaux où la mère de Denise menaçait de jeter sa fille : « *Si t'es pas contente à la maison, va donc vivre dans les égouts !* », s'emportait-elle, sans que le père ne s'interpose. Peu après l'advenue de sa puberté, Denise est, elle aussi, victime d'une série de viols perpétrés par un voisin de quinze ans son aîné. Aujourd'hui, elle se considère comme « *pourrie de l'intérieur* » : « *Pas d'espoir, ni de*

---

<sup>1</sup> Par souci de confidentialité, le prénom de notre patiente a été modifié.

*solution pour une femme comme moi* », soutient-elle. Denise dit avoir choisi de garder le silence. Quant à porter plainte, ce n'est plus envisageable puisqu'il y a prescription vingt ans après la majorité, du moins à l'époque où elle était suivie – la loi a évolué depuis.

Pour Odette comme pour Denise, le traumatisme consiste non pas en un événement unique et isolé, mais au contraire en une série d'épisodes violents qui ont entraîné un afflux d'excitations massif, à l'origine d'une désorganisation du moi et de ses mécanismes de défense. À la suite de l'état de sidération entraîné par le traumatisme, l'atteinte du système défensif a contribué, chez l'une comme chez l'autre, à une désorganisation de l'équilibre psychique, ayant de lourdes répercussions, tant dans la sphère affective que professionnelle. À l'âge adulte, les deux femmes ne peuvent ni aimer, ni travailler de manière satisfaisante. Elles entreprennent alors une psychothérapie avec un même motif initial : l'impossible nouage entre excitation sexuelle et sentiment amoureux. Quels aménagements avaient été mis en place jusqu'alors pour lutter contre l'angoisse, contre la menace dépressive voire même contre l'effondrement mélancolique ? Pourquoi, et à quel moment, le traitement psychothérapeutique s'est-il imposé à elles ? Autant d'interrogations que posent le film autobiographique d'Andréa Bescond et la psychothérapie de Denise.

Après un succinct rappel épidémiologique seront abordés quelques enjeux subjectifs de la « sortie du silence », question récurrente chez les adultes ayant été victimes de violences sexuelles dans leur enfance ou leur adolescence. D'autre part, il sera question de repérer différents types de positionnements parentaux après l'annonce, cette fois-ci dans une perspective non plus intrapsychique mais intersubjective. Sur ce point, le recours à une approche intergénérationnelle nous sera également utile, puisque deux générations de femmes sont concernées par la question du silence à la suite d'expériences traumatiques.

## **Contexte épidémiologique**

D'un point de vue épidémiologique, il est difficile d'obtenir un chiffre précis et fiable sur le nombre d'enfants et d'adolescents victimes de violences sexuelles en France. Selon le dernier rapport annuel de l'Observatoire National de la Protection de l'Enfance (ONPE), les forces de l'ordre ont enregistré 19.700 plaintes en 2018 pour viols ou abus sexuels sur mineurs<sup>2</sup>. Or, seulement 10% des violences sexuelles feraient l'objet d'une plainte enregistrée dans les services de police ou de gendarmerie. Autre source : l'INSEE, qui estime à 154.000

---

<sup>2</sup> [www.onpe.gouv.fr](http://www.onpe.gouv.fr)

le nombre de mineurs violés (35%) ou victimes d'attouchements sexuels (65%) chaque année en France, parmi lesquels quatre filles pour un garçon.

En 2016, 73% des plaintes de victimes mineures ont été classées sans suite, faute de preuves, ou encore ont été jugées comme s'il s'était agi d'un abus sexuel plutôt que d'un viol, c'est-à-dire d'une agression sexuelle sans pénétration. Conséquence : la peine de dix à douze ans de prison ferme passe à une peine maximale de deux ans, qui plus est, avec sursis. Du côté des pouvoirs publics, une question revient tel un *leitmotiv* : si un même événement peut être traumatique chez une personne et pas chez l'autre, doit-on systématiser la prise en charge de toutes les victimes d'agressions sexuelles ? Si oui, par quel type de traitement ? En combien de séances ? Les logiques de rentabilité et d'efficacité sont ici au cœur de leurs préoccupations et à l'opposé des nôtres.

Selon nous, l'évocation d'une agression sexuelle devant un thérapeute a tout intérêt à être recueillie le plus précocement possible, l'un des risques étant l'installation d'un silence dont la victime aura de plus en plus de mal à se départir. Il en va donc de la prévention vis-à-vis de l'adulte en devenir. À cet égard, il est fréquent de retrouver chez les victimes d'agressions sexuelles, une fois devenues adultes, une symptomatologie post-traumatique.

### **Le silence des victimes**

Dès les premières séances, Denise évoque en détails les viols qu'elle a subis dès ses treize ans. Sa voix est assurée, son débit verbal est régulier et maîtrisé, toutefois, aucun affect ne transparait. Face à elle, une bousculade contre-transférentielle ne tarde pas à remplacer notre bref état de sidération : malaise, écœurement, effroi, colère, honte ; autant de vécus émotionnels que la patiente vient susciter *via* le transfert, à défaut de pouvoir les éprouver elle-même : « *Ne vous inquiétez pas, nous rassure-t-elle, cette vieille histoire ne me fait "ni chaud ni froid" ! D'ailleurs, si je viens vous voir, ce n'est pas pour parler de mon passé, mais de mon futur !* ». Après quelques séances, Denise précise néanmoins que sa fille unique va bientôt avoir treize ans, l'âge qu'elle avait elle-même au moment de son premier viol. Si le lien ne va pas de soi pour elle, elle associera de manière catégorique : « *S'il arrive à ma fille ce qui m'est arrivé au même âge, je retrouve le mec et je le tue !* ». On pense ici aux commentaires de Walter Benjamin sur Psammenit, roi d'Égypte, fait prisonnier des Perses. Au cours des nombreux supplices qu'il a endurés, Psammenit serait demeuré impassible. En revanche, « *lorsqu'il reconnut dans les rangs des prisonniers l'un de ses serviteurs, un*

*misérable vieillard, alors il se battit les tempes des poings et donna tous les signes de la plus profonde affliction* ». Pourquoi le roi d'Égypte ne se lamente-t-il qu'à la vue de son vieux serviteur ? Montaigne souligne ceci : « *Il était déjà si rempli de douleurs qu'il a suffi du moindre surcroît pour rompre toutes les digues* ». Walter Benjamin va plus loin : « *Une grande douleur est refoulée et il faut une détente pour qu'elle éclate. La vue du serviteur était la détente* » (GÉRY, C., 2017). Pour Denise, les treize ans de sa fille appuient sur la détente et c'est la déflagration.

Qu'en est-il du détonateur qui aurait contribué à mettre à mal le système défensif d'Odette, déni et clivage, principalement ? C'est le moment où son agresseur devient lui-même grand-père de deux petites filles qui se rapprochent de l'âge qu'elle avait au moment des premières « chatouilles ». Le film éponyme met en scène Odette, fille unique souriante mais parfois taciturne, passionnée de danse classique. De neuf à douze ans, elle est régulièrement violée par le meilleur ami de ses parents, homme charismatique qui n'a eu « que des fils » : « *Si Gilbert aime tant Odette, c'est parce qu'il n'a pas eu de fille* », considère l'entourage. Personne ne se doute de rien ; personne n'a rien vu, ou plutôt, n'aurait rien vu, car pendant cette période, la fillette a manifesté une série de symptômes : puberté précoce, tendance à l'isolement, stratégies d'évitement, notamment de son agresseur. À cette époque-là, le silence triomphe : Odette ne dira rien à personne.

Lorsqu'elle a douze ans, elle réussit un concours d'entrée dans une école de danse qui lui permettra enfin de s'extirper du joug de son agresseur et de s'éloigner de ses parents qui ne la protègent pas. Elle quittera sa ville natale pour Paris où elle s'entourera d'une nouvelle famille, notamment d'un frère de cœur un brin délinquant, mais irréprochablement protecteur. *Exit* Gilbert... du moins, en apparence. Car Odette se met régulièrement en danger et retourne souvent son agressivité contre elle-même : conduites ordaliques, addictions en tous genres, mises en danger sexuelles. On peut y lire une « compulsion à répéter » coûte que coûte les expériences traumatiques (FREUD, S., 1914 ; LOISEL, Y., 2018), comme si le traumatisme avait infiltré, voire saturé l'appareil psychique tant et si bien que le processus de subjectivation se retrouvait gelé et l'élaboration œdipienne, à l'état de stase (CAHN, R., 1997).

Ainsi, avant sa prise en charge, Odette évite tout conflit. La jeune femme erre sur les sentiers des marginaux, en quête de représentations et cherche probablement à vivre, à travers certains passages à l'acte « *ce qui n'a pas pu être symbolisé* » (ROUSSILLON, R., 1999). Ses chorégraphies, non esthétisantes, sont plutôt frénétiques et saccadées. Elles évoquent une lutte

contre l'agresseur : Odette se débat, se contorsionne, semble capituler, se relève ensuite, comme s'il s'agissait d'évacuer la souillure et de se réapproprier un corps enfin purifié.

La pulsion de mort est ici à l'œuvre et, dorénavant, « *le moi est attaqué du dedans, par les excitations pulsionnelles, comme il l'[a jadis été] du dehors* » (LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B., 1967, 503). En début de traitement, la destructivité d'Odette se déchaîne. Le corps de ballet ne fait plus corps. La fissuration des enveloppes psychiques que la patiente s'était constituées et l'attaque de ses pare-excitants donnent à voir combien la déliaison prend le devant de la scène. Tout se passe comme si Odette attendait que ses parents apparaissent, sortent de leur silence et lui viennent en aide. Mais que peut-elle encore espérer aujourd'hui, tant d'années après les faits ?

Livrée à elle-même, Odette cherche à répéter l'échec afin d'échapper au bonheur, auquel elle considère ne pas avoir droit. Pour elle, s'en sortir reviendrait à ne plus être soi. Néanmoins, grâce à sa psychothérapie, elle réamorçait péniblement le douloureux – mais tout aussi nécessaire – travail de désinvestissement des objets parentaux. La question de la séparation est ici d'autant plus épineuse que les *imagos* parentales d'Odette sont particulièrement peu contenant, quand elles ne sont pas rejetantes. Toutefois, après un certain temps, l'investissement d'un homme de sa génération est enfin possible. Odette rencontre Lenny, authentiquement engagé auprès d'elle dans un lien amoureux exclusif. Le désir de réparation de Lenny aura raison des frasques de la danseuse.

À mesure qu'Odette met à distance trois personnes (Gilbert ainsi que ses deux parents qui ne la protègent pas), trois piliers indéfectibles s'organisent : la danse, sa psychothérapeute et son compagnon ; ce qui lui permettra de se réapproprier progressivement son corps et de sortir de différentes formes de silence.

## **Le silence des parents**

Trois silences ont retenu notre attention. En premier lieu, celui de la victime qui préfère taire l'événement non seulement à cause de la honte d'avoir été souillée, mais aussi parce que le phénomène d'identification à l'agresseur (FERENCZI, S., 1932) a œuvré en renforçant démesurément son sentiment de culpabilité. Il y a ensuite le silence de l'agresseur, d'autant plus assourdissant que la justice tarde à être saisie. Enfin, un troisième silence semble ici essentiel : celui des parents de la victime, mineure au moment des faits. Ce silence est double : il concerne autant les objets parentaux sur le plan de la réalité externe, absents lors de

l'agression, que les *imago*s parentales, représentations intrapsychiques que la victime n'est pas parvenue à convoquer et sur lesquelles elle n'a pas pu prendre appui. On perçoit ici combien la scène traumatique renvoie à un vécu de vulnérabilité déjà éprouvé, autrement dit à un filet de sécurité perforé, troué, entravé. En se rendant à ses séances, Odette édifie, en somme, un bon objet interne face à une figure maternelle cette fois-ci vécue comme suffisamment bonne. Soulignons ici que sa psychotérapeute s'oppose en tous points à sa mère qui avait tendance à empiéter, s'opposer, refuser, s'agacer, jalouser sa fille, la brusquer : « *Danse et tais-toi ! Pas de saletés !* ». Odette était jusqu'alors réduite au silence.

Un jour cependant, Odette parle. Presqu'aussitôt, sa mère remet en doute ses propos : « *T'es sûre de ce que tu dis ? Parce que ce sont des accusations extrêmement graves. Comme tu étais petite, peut-être que tu as interprété ses gestes...* » ; et de conclure : « *Comme si on avait besoin de ça en ce moment !* ». Par cette réaction, la mère d'Odette remet en scène non seulement son indisponibilité psychique et son incapacité à protéger son enfant, mais aussi la haine qu'elle éprouve vis-à-vis de sa fille, haine dont elle aurait elle-même été la cible de la part de sa propre mère lorsqu'elle était enfant. Le père est plutôt effacé avant les révélations de sa fille. La levée du silence le fait sortir de sa réserve en menaçant d'abord de tuer l'agresseur ; puis, après avoir spontanément reconnu sa part de responsabilité, il tient à sa fille ce discours : « *Pardon Odette, [...] J'veux que t'aies mon pardon, tout le temps, que ça résonne toute ta vie...* ». La fille et le père s'effondrent enlacés dans les bras l'un de l'autre. Acmé émotionnelle, moment déterminant pour la suite : le père partage avec sa fille une vive douleur qui a enfin pu être énoncée, avant de prendre congé d'elle. Tel Wotan qui fait ses adieux à Brünnhilde sur le rocher entourée d'une mer de flammes (WAGNER, R., 1870), la résolution œdipienne consiste ici à quitter le père tout en conservant précieusement ses paroles pacificatrices. Si Odette vient d'obtenir de son père des paroles inespérées, de sa mère à l'inverse, elle n'attendra plus rien.

Ainsi, le silence des parents remet en scène un drame antérieur : celui d'objets parentaux insuffisamment attentifs ou réactifs, manquant de sollicitude. Ce qui avait jadis fait défaut se conjugue avec l'événement traumatique et finit par engluier, voire enliser le processus de subjectivation : l'ambivalence d'Odette vis-à-vis de ses premiers objets d'investissement peine à s'élaborer. Tout se passe comme si la haine avait été dépossédée de sa fonction structurante et ne participait plus à la différenciation d'avec l'objet et, par conséquent, à la capacité à s'en séparer (BERNATEAU, I., 2010).

Il est indéniable que la manière dont l'environnement familial réagit à l'annonce d'abus sexuel ne sera pas sans influencer de manière conséquente le devenir de la victime.

Pour Odette, on observe du côté de la mère incrédulité et déni, là où le père mobilise son empathie à des fins réparatrices. Aussi certaines victimes tardent-elles à parler afin de ne pas être à l'origine d'une dégradation de la dynamique familiale. Ce souci de protéger les membres de sa famille renvoie au principe d'homéostasie des systémiciens. En parallèle, il y a une autre crainte : celle de mettre en péril son propre équilibre psychique. Car la mise en récit d'une expérience traumatique entraîne la résurgence de fantasmes favorisant le retour de certains affects. En d'autres termes, sortir du silence comprend un risque de désorganisation psychique. « *Peut-on mourir de dire ?* », interroge Rachel Rosenblum dans un travail sur Primo Levi et Sarah Kofman qui se sont tous les deux suicidés après avoir achevé leur témoignage : le premier a parlé de son expérience concentrationnaire à Auschwitz ; la seconde, de la déportation de son père et de la folie de sa mère (ROSENBLUM, R., 2000, 113-137). Dans le cadre de violences sexuelles sur mineurs, les victimes peuvent également craindre de ne pas être crues, d'être soupçonnées d'affabulation, voire pire, d'être rejetées tant leurs récits sont insupportables. Autant d'éléments qui viennent réactiver l'expérience de *Hilflosigkeit* (FREUD, S., 1895) déjà éprouvée lors des agressions. Par ailleurs, qu'en est-il du phénomène de répétition sur plusieurs générations ?

### **Contre-Œdipe et clinique du transgénérationnel**

On a vu que le silence de la fille a pris racine dans celui de la mère. Lorsqu'Odette finit par prendre la parole, elle le fait en tant que femme traumatisée. Aussi parle-t-elle en son nom et au nom de sa mère. À la fin de sa vie, Freud avance dans son *Moïse* que « *l'héritage archaïque de l'être humain n'englobe pas seulement des dispositions, mais aussi des contenus – des traces mnésiques concernant l'expérience de vie de générations antérieures* » (FREUD, S., 1939, 179). À partir de ce constat, Serge Lebovici (1998) forge le concept de mandat transgénérationnel qui est lié à un matériel inconscient porteur « *d'une part d'insaisissable qui, selon ce que nous en ferons, transformera le legs en cadeau profitable ou en piège dangereux* » (GOLSE, B., 1995, 13).

Positionnons-nous une génération plus tôt, lorsque la mère d'Odette était enfant. Si celle-ci s'est construite face à une mère hostile, n'a-t-elle pas elle-même développé un sentiment de haine vis-à-vis de sa mère qui se rejoue aujourd'hui lorsqu'elle se trouve face à sa fille ? Il s'agit là de la problématique contre-œdipienne. Historiquement, l'apparition du terme de « contre-Œdipe » est difficile à repérer avec certitude. En 1913, Jones prend pour

point de départ le fantasme selon lequel un enfant s’imagine être « *le vrai parent de son père ou de sa mère, c’est-à-dire l’équivalent de son grand-père* », (JONES, E., 1913, 372). Ce fantasme de renversement dans l’ordre des générations qui s’appuie sur une identification au grand-père est à mettre en lien avec une série de conflits répétés d’une génération à l’autre : « *une femme qui haïssait sa mère s’est mise à haïr sa fille* », (JONES, E., 1913, 376), rapporte-t-il avant de mentionner « *des hommes qui avaient peur d’avoir un enfant mâle [...] à cause de leur haine et de leur crainte du père [...]. Cela signifiait qu’ils craignaient que leur fils, c’est-à-dire le grand-père réincarné, ne se venge des pulsions hostiles qu’ils avaient manifestées ouvertement ou inconsciemment dans leur enfance* » (Ibid.).

Autrement dit, le redéploiement des fantasmes œdipiens de l’adulte en situation parentale est lié à la notion de contre-Œdipe (PERRON, R. ; PERRON-BORELLI, M., 1994) définie comme « *l’ensemble des positions parentales en tant qu’elles portent la marque de la conflictualité œdipienne du père ou de la mère* » (PERRON, R. ; 2012, 365). Les mouvements contre-œdipiens sont des corollaires de la dynamique œdipienne. Ils sont de ce fait intimement liés aux fantasmes incestueux et aux désirs de meurtre. Toutefois, le ou la rivale à éliminer n’est plus le père ou la mère, mais bel et bien le fils ou la fille. Il en va de même pour l’objet d’amour qui passe de la mère à la fille ou encore du père au fils. Chez certaines mères, un renforcement du sentiment d’ambivalence à l’égard de leurs filles s’amorce au moment où les premières appréhendent leur ménopause tandis que les secondes deviennent pubères. À ce sujet, dans *L’interprétation des rêves*, Freud soutient que « *Les occasions de conflits entre fille et mère se produisent lorsque la fille grandit et trouve dans sa mère une surveillante, alors qu’elle désire la liberté sexuelle. La mère, elle, se voyant rappeler par l’épanouissement de la fille que le temps est venu pour elle de renoncer aux prétentions sexuelles* » (FREUD, S., 1900, 297).

## CONCLUSION

Avec un patient ayant subi une agression sexuelle, le clinicien ne restera pas silencieux. Il sera question pour lui d’éviter de faire revivre au patient la situation de détresse fondamentale vécue lors de l’agression. Rapidement, quelque chose doit être dit : la référence à un tiers, juridique par exemple, permettra de contourner les risques liés à l’asymétrie de la relation entre le psychothérapeute et son patient faisant écho à celle entre l’agresseur et l’agressé.

Comme pour les deux patientes que Freud mentionne dans sa XVIII<sup>e</sup> leçon d'*Introduction à la psychanalyse*, Odette et Denise « [...] nous donnent l'impression d'être fixées à une proportion déterminée de leur passé, de ne pas savoir s'en libérer et d'être de ce fait rendues étrangères au présent et à l'avenir. Elles sont maintenant enfouies dans leur maladie, tout comme on avait coutume jadis de se retirer dans un couvent pour y supporter jusqu'à son terme un lourd destin de vie », (FREUD, S., 1915-17, 283). Ascèse pour l'une, hypersexualité pour l'autre, voilà deux manières de se dérober à toute relation sentimentale pérenne où courants tendre et sensuel auront à cohabiter.

Au cours des deux psychothérapies évoquées ici, il aura été question de se constituer de meilleurs objets internes. Le travail analytique revient, d'une part, à retrouver les bons objets internalisés auxquels l'accès a été barré et, d'autre part, à favoriser l'introjection de bons objets nouveaux. En parallèle ont été expérimentées, *via* le transfert, la permanence de l'objet ainsi que sa résistance à l'agressivité (WINNICOTT, D. W., 1971), ce qui a donné lieu à une meilleure élaboration de l'ambivalence et, par la suite, au désinvestissement des objets parentaux au profit d'objets de substitution.

Le film s'achève sur une épanadiplose, figure de style qui consiste en un retour à l'introduction au moment de conclure. L'épanadiplose répond à une temporalité en spirale, plutôt que linéaire et renvoie, en ce sens, au temps de l'inconscient. Dans la première séquence des *Chatouilles*, Gilbert fait irruption dans la chambre d'Odette qui dessine. Il l'emmène discrètement jouer à la poupée dans sa salle de bain, enfermés à clef. Dans la dernière séquence, le même dialogue s'amorce mais, cette fois-ci, comme dans un rêve, c'est Odette, adulte, qui s'adresse à l'enfant de neuf ans qu'elle fut jadis. Ses retrouvailles avec cette partie d'elle-même longtemps délaissée sont évocatrices de ce en quoi consiste le travail analytique. Cette invention cinématographique permet à la réalisatrice de parler à l'enfant qu'elle a été, en imaginant comment elle aurait souhaité que sa propre mère s'adresse à elle lorsqu'elle était petite. Comme si Odette était enfin parvenue à introjecter une *imago* maternelle protectrice et qu'elle était devenue, en quelque sorte, sa propre mère :

« Odette ?

– Oui ?

– Tu dessines ?

– Oui.

– T'aimes ça dessiner ?

– Oui, j'adore ça !

– Qu'est-ce que t'es jolie ! J'avais oublié que tu étais jolie comme ça...

- Tu me connais ?
- Je t’ai bien connue, oui !
- Comment tu t’appelles ?
- Odette ?
- Moi aussi, je m’appelle Odette, comme le cygne blanc du lac des cygnes. Je deviendrai une grande danseuse étoile.
- Tu sais Odette, y a plein de chemins, pleins... mais tu deviendras quelqu’un de bien, c’est promis. Je voudrais te demander quelque chose. Tu voudrais bien venir avec moi ?
- Oui, ça faisait longtemps que j’étais toute seule.
- Je sais ma chérie, pardon. Pardonne-moi de t’avoir abandonnée toutes ces années ; ce n’était pas de ta faute. T’y étais pour rien, en fait... On ne se quittera plus jamais maintenant, d’accord ? Tu viens ? ».

**Nicolas RABAIN**

Maître de conférences – Département d’Études Psychanalytiques de l’Université de Paris  
Rattaché au CRPMS EA 3522 – Bât. Olympe de Gouges / 8 rue Albert Einstein / 75013 Paris.

Psychologue clinicien au Centre Alfred Binet / ASM13

[nrabain@hotmail.com](mailto:nrabain@hotmail.com)

06 63 04 85 31

\*

\*       \*

**Titre**

*Violences sexuelles dans l'enfance et silences...*

**Résumé**

Comment sortir du silence pour des adultes ayant été victimes de violences sexuelles dans leur enfance ou leur adolescence ? Après quelques rappels épidémiologiques, l'auteur évoque différents types de positionnements parentaux au moment où les victimes procèdent à des révélations, en s'appuyant sur une approche non seulement psychanalytique mais également intersubjective. Un abord intergénérationnel sera également envisagé dans la mesure où le silence qui fait suite à de telles expériences traumatiques apparaît à la fois chez les victimes et chez leurs parents.

**Mots clés**

Abus sexuels – Adolescence – Enfance – Intergénérationnel – Traumatisme – Violences sexuelles

**Title**

*Sexual abuse in childhood and silences...*

**Abstract**

How to come out of silence for adults who were victims of sexual violence in their childhood or their adolescence? After recalling the epidemiological context, the author evokes different types of parental positioning at the moment of abuse disclosure relaying on an approach not only psychoanalytic but also intersubjective. An intergenerational approach will also be explored since the silence that follows such traumatic experiences appears in both the victims and their parents.

**Keywords**

Adolescence – Childhood – Intergenerational – Trauma – Sexual Abuse – Sexual Violence

## BIBLIOGRAPHIE

- BERNATEAU, I. 2010. *L'adolescent et la séparation*, Paris, PUF.
- CAHN, R. 1997. « Le processus de subjectivation à l'adolescence », dans *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, dir. M. Perret-Catipovic, F. Ladame *et al.*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 213-227.
- FERENCZI, S. 1932. « La confusion de langue entre les adultes et l'enfant », dans *OCF.P*, t. IV, trad. J. Dupont *et al.*, Paris, Payot, 1982, 125-135.
- FREUD, S. 1895. « Projet d'une psychologie », dans *Lettres à Wilhelm Fließ*, trad. F. Kahn et F. Robert, Paris, PUF, 2006, 593-693.
- FREUD, S. 1900. *L'interprétation du rêve*, dans *OCF.P*, t. IV, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 1<sup>ère</sup> édition, 2004, 7-677.
- FREUD, S. 1914. « Remémoration, répétition et perlaboration », dans *OCF.P*, t. XII, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 1<sup>ère</sup> édition, 2005, 185-196.
- FREUD, S. 1915-17. « La fixation au trauma, l'inconscient », dans *XVIIIe Leçon d'introduction à la psychanalyse*, *OCF.P*, t. XIV, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 1<sup>ère</sup> édition, 2000, 283-295.
- FREUD, S. 1915-17. « Les voies de la formation du symptôme », *XXIIIe Leçon d'introduction à la psychanalyse*, dans *OCF.P*, t. XIV, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 1<sup>ère</sup> édition, 2000, 371-390.
- FREUD, S. 1924. « La disparition du complexe d'Œdipe », dans *OCF.P*, t. XVII, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 1992, 25-33.
- FREUD, S. 1939. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, dans *OCF.P*, t. XX, dir. J. Laplanche, Paris, PUF, 2010, 75-218.
- GÉRY, C. 2017. « Le narrateur », dans *Leskov, le conteur : Réflexions sur Nikolai Leskov, Walter Benjamin et Boris Eichenbaum*, Paris, Classiques Garnier, *online*.
- GOLSE, B. 1995. « Le concept de transgénérationnel », dans *Carnet Psy*, 6, 12-16.
- JONES, E. 1913. « Le fantasme du renversement de l'ordre des générations », dans *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, 372-377.
- LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 11<sup>ème</sup> éd., 1992.
- LÉBOVICI, S. 1998. *L'arbre de vie – Éléments de la psychopathologie du bébé*, Paris, Erès, 2009.
- LOISEL, Y. 2018. *Le complexe traumatique – Fonctionnement limite et trauma : la réalité rejoint l'affliction*, Paris, MJW Fédition.

- PASCHE, F. 1979. « Le “Prométhée” d’Eschyle ou les avatars du contre-œdipe paternel », dans *Revue française de psychanalyse*, 43, 3, 401-407.
- PERRON, R. & PERRON-BORELLI, M. 1994. *Le complexe d’Œdipe*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 3<sup>ème</sup> édition, 2001.
- PERRON R. 2012. « Contre-œdipe », dans *Dictionnaire de la psychanalyse*, dir. A. De Mijolla., Paris, Calmann-Lévy.
- ROSENBLUM, R. 2000. « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levy », dans *Revue Française de Psychanalyse*, 2000, 1, 113-137.
- ROUSSILLON, R. 1999. *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF.
- WAGNER, R. 1870. *La Walkyrie*, trad. franç. J. d’Arièges, Paris, Flammarion Bilingue, 1970.
- WINNICOTT, D. W. 1971. « « L’utilisation de l’objet et le mode de relation à l’objet au travers des identifications », dans *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975, 120-131.
- WINNICOTT, D. W. 1971. « Concepts actuels du développement de l’adolescent : leurs conséquences quant à l’éducation », dans *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975, 190-207.

## **FILMOGRAPHIE**

- *Les Chatouilles*, film français d’Andrea Bescond et d’Éric Métayer, 2018.
- *Grâce à Dieu*, film français de François Ozon, 2019.

## **ŒUVRES THÉÂTRALES**

- *Les chatouilles ou la danse de la colère*, pièce de théâtre d’Andréa Bescond mise en scène par Éric Métayer, 2014-2017.